

Lorsque j'ai étudié les problèmes politiques, je n'ai nullement visé à inventer du neuf ni de l'inédit. J'ai cherché les choses qui peuvent être les mieux compatibles avec la pratique, et j'ai cherché à les démontrer d'une manière certaine et indubitable, en les déduisant de la condition de la nature humaine elle-même. En outre, en vue de conserver dans le domaine de cette science, la même liberté d'esprit que celle qui est de rigueur dans les choses mathématiques, j'ai pris grand soin de ne pas tourner en dérision les actions humaines, de ne pas les déplorer ni les maudire, mais de les comprendre. Les sentiments par exemple d'amour, de haine, de colère, d'envie, de glorification personnelle, de joie, de peine par sympathie, enfin tous les mouvements de sensibilité n'ont pas été, ici, considérés comme des défauts de la nature humaine. Ils en sont des *propriétés*, tout comme la chaleur, le froid, le mauvais temps, la foudre, etc., sont des propriétés de la nature de l'air. Or, si désagréables que soient parfois les événements physiques, ils n'en sont pas moins nécessaires ; ils n'en ont pas moins des causes déterminées, à partir desquelles nous cherchons à comprendre leur nature.

Spinoza, *Traité politique*, 1, trad. M.-P. Edmond.